

PREMIÈRE PARTIE

**LA MISSION COMMENCE**

*16 novembre 1936 — 30 mars 1937*



---

AGENDA — *Washington, 16 novembre 1936*

Le président a signé aujourd'hui et m'a remis une commission me nommant son ambassadeur des États-Unis auprès de l'Union des Républiques socialistes soviétiques.

---

AGENDA — *Washington, 20 novembre 1936*

Ma nomination est annoncée à la presse.

---

AGENDA — *Washington, 23 novembre 1936*

Ai prêté le serment d'office au bureau du secrétaire d'État. Plusieurs vieux amis étaient présents, entre autres Pat Harrison, Steve Early, Jesse Jones, Dan Roper, Millard Tydings, Joe Tumulty, Dick Whaley, Leo Crowley, Merle Thorpe, George Holmes. Les enfants et Marjorie y étaient aussi, ce qui m'a fait particulièrement plaisir.

---

AGENDA — *Washington, 14 décembre 1936*

Sommes allés à un dîner donné en notre honneur par l'ambassadeur et Mme Troyanovsky à l'ambassade de la Russie soviétique. Un magnifique dîner et tout fut parfait. Nous avons été enchantés tous les deux.

---

AGENDA — *Washington, 15 décembre 1936*

J'ai conféré avec Sumner Welles aujourd'hui sur la situation de la Russie soviétique. Il a exercé longtemps des fonctions diplomatiques et à divers postes. Ses conseils m'ont été très utiles, ces jours-ci, au Département d'État, où j'ai travaillé pour me familiariser avec la situation en Russie soviétique et les fonctions que j'y exercerai.

Outre le travail ordinaire, qui consiste, de façon générale, à servir les intérêts américains et à protéger les citoyens américains, les principales

questions particulièrement déterminées qui forment la part la plus importante de cette mission à Moscou se résument à peu près comme suit :

Premièrement, les négociations relatives au renouvellement de l'accord commercial entre la Russie soviétique et notre pays, contrat qui expire l'an prochain et en vertu duquel le Gouvernement soviétique fait des achats aux États-Unis. Puis il faut s'occuper de la situation créée par le malentendu survenu sur l'interprétation de l'accord dit sur la dette. Cet accord a fait partie des négociations sur lesquelles le président et Litvinov se sont entendus au moment où les États-Unis ont reconnu l'U.R.S.S. Le Gouvernement soviétique a refusé de remplir ce qui semblait être pour lui l'obligation d'apporter un règlement à la dette russe aux États-Unis et de satisfaire aux réclamations de citoyens américains. Il en a résulté un très vif mécontentement. Il est d'une réelle importance, si cela peut se faire de façon conforme à notre dignité, que des relations amicales et la coopération soient rétablies, surtout étant donné la situation sino-japonaise et la possibilité qu'une guerre mondiale éclate en Europe. On m'a aussi demandé de me renseigner sur la force ou la puissance, au triple point de vue politique, industriel et militaire, de l'Union soviétique et sur sa politique à l'égard de l'Allemagne, d'Hitler et de la paix en Europe. Autant que je puisse en juger ici, voilà de quoi je suis sensé m'occuper à Moscou.

Il semble bien qu'un travail fort intéressant s'annonce pour moi, surtout pour ce qui est de l'examen général que je dois faire de la situation relativement à la position de l'Allemagne devant la France et l'Angleterre et à la paix européenne.

---

AGENDA — *New-York, 30 décembre 1936*

Marjorie et moi sommes allés à un dîner d'adieu, à l'hôtel Mayflower, organisé par un comité de vieux amis et présidé par le procureur général, Homer Cummings. Ce fut très réussi. Mon vieil ami Homer et le Comité de réception se sont donné beaucoup de mal. L'assistance était très distinguée ; la plupart des chefs des trois branches du gouvernement, indépendamment des affiliations politiques, s'y trouvaient. Cela m'a vraiment touché.

Le fait est que l'un des agréments les moins importants mais en revanche l'un de ceux auxquels j'ai été le plus sensible de ma nomination par le président, c'est l'intérêt généreux et la gentillesse que de vieux amis m'ont témoignés. Il y a eu le dîner offert par mes anciens collègues de la Commission fédérale du Commerce, tous ceux qui ont travaillé avec moi

quand j'étais le commissaire des compagnies sous le président Wilson, avant que cet office ait été absorbé par la Commission.

Puis un groupe d'amis, à New-York, sous la direction de Jim Moffett, a organisé secrètement un dîner en notre honneur au Ritz. Ce fut tout à fait inattendu et vraiment charmant. Ce qui m'a surpris et m'a vraiment saisi, c'est qu'un aussi grand nombre d'amis soient venus de Washington : Jim Byrnes, Jim Farley, Bill McAdoo, Pat Harrison, Alben Barkley, Frank Murphy, Jesse Jones et le cher vieux Steve Early. Ces amis de longue date, c'est notre amitié qui les a amenés. Certes, toutes les amabilités qu'on a dites étaient excessives et témoignaient surtout de la générosité des orateurs, mais cela n'empêche qu'elles me sont allées au cœur. Le dîner donné immédiatement avant mon départ par Reeve Schley, le président de la Chambre de Commerce russo-américaine, m'a été très utile.

---

#### *AGENDA — Washington, 2 janvier 1937*

Marjorie et moi avons dîné intimement avec le président et Mme Roosevelt à la Maison Blanche avant d'assister à la réception qui y a été donnée. Toute la famille était là, sauf Anna et John Boettiger. Le président était d'excellente humeur.

Après le dîner, le président et moi sommes montés à son bureau, la chambre ovale, au premier étage, pour les dernières instructions relatives à ma mission. Étant donné le désaccord actuel entre le Gouvernement soviétique et nous sur la question de la dette, le président est d'avis que mon attitude doit traduire une amitié marquée de dignité pour autant qu'il existe des relations diplomatiques entre les deux pays et que cette attitude doit être caractérisée par une réserve nettement indiquée et propre à faire sentir que le président et le secrétaire d'État sont vivement désappointés de ce que le Gouvernement russe n'ait pas respecté ce qui nous semblait être une obligation évidente. L'attitude, dit-il, doit faire entendre que nous ne chercherons pas à entamer de nouvelles négociations, que c'est au Gouvernement soviétique de faire le prochain geste et que ce geste, tout compte fait, serait d'une importance beaucoup plus considérable pour lui que pour nous. Puis, dit-il, attendre et voir ce qui arrivera. Entre temps, il pense qu'il serait avantageux pour moi de ne rien négliger pour obtenir tous les renseignements possibles de première main, par des observations personnelles quand les circonstances s'y prêteront, sur la puissance du régime au double point de vue militaire et économique et de chercher aussi

à apprendre de façon certaine la politique que suivrait le Gouvernement soviétique advenant une guerre en Europe.

Je lui ai rapporté la suggestion du juge Moore, selon qui Dodd devrait être prié de rester à son poste encore une année avant mon transfert à Berlin. Le président a aussitôt répondu un « non » catégorique et qu'il fallait ne rien changer aux décisions prises.

---

JOURNAL — *Washington, 3 janvier 1937*

Ai rendu visite à l'ambassadeur Troyanovsky. Il craignait, dit-il, qu'un peu de froideur de la part des autorités soviétiques par suite des différends ou malentendus qui se sont produits entre les États-Unis et le Gouvernement soviétique ne gêne au début mon séjour à Moscou. Il tenait à m'assurer, à ce propos, que je serais accueilli très cordialement et que le Gouvernement soviétique était averti de mes sentiments capitalistes et de mon passé dans les affaires et l'exercice de ma profession aussi bien que de mon travail dans l'administration publique pendant la présidence de Wilson à la tête de la Commission fédérale du Commerce. Les autorités soviétiques, dit-il, sont bien au courant de ce que j'ai fait et croient que j'examinerai leur situation et leurs problèmes d'un regard objectif et libre de tout préjugé. Je l'ai assuré qu'il ne se trompait pas pour ce qui est de mon attitude. Je pars l'esprit libre. Il espère que les différends qui se sont produits pourraient être réglés par une claire compréhension réciproque de la position de chacune des deux parties. Le principal objet de litige entre les deux gouvernements, c'est la question de la dette. J'ai dit à Troyanovsky que je pars avec des instructions du président et du secrétaire d'État. Mon opinion personnelle, dis-je, est que le Gouvernement soviétique commettrait une erreur grave en permettant qu'un malentendu sur la question de la dette refroidisse la confiance du président des États-Unis et de notre Gouvernement en l'intégrité et la bonne foi des promesses du Gouvernement soviétique.

Il faudra que je parle de cela avec Bill Bullitt.

---

AGENDA — *Washington, 4 janvier 1937*

Dîner officiel donné en notre honneur par l'ambassadeur et madame Saito à l'ambassade du Japon. Saito est un vieil ami et un camarade du terrain de golf du *Burning Tree*. C'est un geste très aimable de sa part de nous avoir reçus. J'étais un peu indécis, toutefois, étant donné que je pars pour Moscou et que le Japon et Moscou ne sont guère en bons termes. J'ai

donc décidé d'abandonner toute réserve diplomatique et d'exposer franchement la situation à Saito. Il a saisi immédiatement la difficulté et m'a dit : « Qu'à cela ne tienne, nous inviterons mon collègue, l'ambassadeur de Russie, et madame Troyanovsky. » Et tout s'est réglé en une soirée des plus agréable. En prenant le café, quelqu'un a suggéré pour améliorer les relations internationales l'organisation d'une société internationale de clubs de golf *Burning Tree* semblable au Rotary International. Tout le monde a admis que le *Burning Tree* de Washington aurait droit au numéro 1. La réunion a cependant failli se terminer abruptement sur la question de savoir qui aurait le numéro 2 de Tokyo ou de Moscou. La question, a-t-on décidé, serait soumise à la Société des Nations !

---

AGENDA — *En mer, 5 janvier 1937*

Mon vieil ami Owen D. Young, le président du Conseil de la compagnie General Electric, a eu l'amabilité de monter à bord et de passer deux heures avec moi. Nous avons parlé de la Russie. La General Electric a fait des affaires s'élevant à plusieurs millions de dollars avec l'Amtorg, l'agence officielle du Gouvernement soviétique aux États-Unis. Il me dit que le Gouvernement soviétique jouit d'un crédit exceptionnel auprès des banques et des hommes d'affaires de New-York et du pays, qu'il a la réputation de prendre méticuleusement soin de remplir promptement ses obligations financières, même avant la date d'échéance. Dans toutes les relations commerciales que la General Electric a eues avec le Gouvernement soviétique, relations qui se chiffrent par plusieurs millions de dollars et qui se répartissent sur une période de dix à quinze ans, l'U.R.S.S., dit-il, a toujours fait ses paiements avec un empressement scrupuleux et tenu ses promesses sous tous rapports. Il recommande très hautement l'Union soviétique pour son exactitude à remplir les promesses, opinion qui ne s'accorde guère avec celle des gens d'esprit politique et hors du monde des affaires avec lesquels j'ai parlé ici de la Russie soviétique.

Marjorie, Ekay<sup>1</sup> et moi partons à minuit sur l'*Europa* pour Brême. Walter Duranty est à bord.

---

---

<sup>1</sup> Emlen Knight Davies, ma fille, qui finit ses études à Vassar.

AGENDA — *Berlin, 14 janvier 1937*

Arrivé à Berlin, j'ai immédiatement fait ma visite officielle chez l'ambassadeur Dodd.

---

AGENDA — *Berlin, 15 janvier 1937*

Suretz, l'ambassadeur de l'Union soviétique ici, est particulièrement gentil dans les égards que lui et son personnel ont pour nous. Moscou, me dit-il, a donné des directives précises pour que tout le possible soit fait afin de rendre notre séjour agréable et heureux. Il ajoute que les Affaires extérieures (Litvinov) ont reçu instruction expresse du Kremlin (Staline) de traiter la nouvelle représentation diplomatique avec toute la courtoisie possible et de ne pas permettre que quelque friction qui ait pu se produire dans le passé influe sur l'attitude du Département à l'égard du nouvel ambassadeur. Ça m'a fait plaisir d'apprendre cela.

---

AGENDA — *Berlin, 16 janvier 1937*

Nous sommes arrêtés ici pour nous reposer quelques jours. L'ambassadeur et Mme Dodd nous ont reçus à un déjeuner très agréable. Le Dr Schacht et sa femme, l'ancien ambassadeur d'Allemagne à Washington von Gaffron-Prittwitz, l'ambassadeur de Pologne Lipski et l'ambassadeur de Russie et madame Suretz, ainsi que mon ancien camarade de l'Université du Wisconsin et ami Louis Lochner, ont fait de cette réception une réunion tout à fait charmante.

Ai eu un long entretien avec le chef du « bureau russe » aux Affaires extérieures d'Allemagne. J'ai été surpris de l'entendre dire que mon opinion sur la stabilité de la situation politique interne de la Russie et la sécurité du régime de Staline devait être révisée. Selon lui, j'ai été très mal informé et la position de Staline n'est nullement solide. Il dit que je m'apercevrais probablement qu'il y a là-bas beaucoup d'activité révolutionnaire, laquelle pourrait bien d'ici peu éclater au grand jour.

Ai rendu visite à l'ambassadeur Dodd pour lui dire au revoir et lui rapporter ce que j'ai appris dans sa juridiction.

Conformément à ce qui avait été entendu au déjeuner, suis allé voir le Dr Schacht à la Reichsbank. Il avait pris les mesures nécessaires pour prévenir toute interruption et nous avons passé deux heures ensemble. Il s'est exprimé avec une certaine aigreur sur le prétendu manque d'équité de



la part de la Grande-Bretagne et de la France à l'égard du problème économique de l'Allemagne.

Schacht a témoigné dans ses paroles de la plus grande admiration pour le président. Il dit qu'il est éminemment l'un des grands hommes du monde, qu'il a le don extraordinaire de pouvoir réduire toute situation à ses éléments essentiels pour ensuite résoudre le problème par la simple voie du sens commun. C'est là, dit-il, la caractéristique du génie et de la réelle grandeur.

---

AGENDA — *Berlin, 17 janvier 1937*

Thé chez l'ambassadeur de Russie et j'ai vu ses beaux tableaux russes. C'était un thé « assis », un véritable repas.

Les « scènes d'hiver » sont particulièrement belles, toutes signées par de vieux maîtres russes.

L'édifice de l'ambassade appartenait à l'ancien régime — un très bel hôtel — de grandes pièces, aux plafonds élevés ; tout est royal.

L'ambassadeur est un vieil intellectuel révolutionnaire, très intelligent et intéressant. Il nous a accompagnés jusqu'à la gare ; une nuit froide de tempête. Nous avons dû monter précipitamment dans le train qui n'arrêtait que quelques minutes pour prendre les passagers mais nous avons réussi à y monter et nous sommes partis.

Départ à 11h40 pour Varsovie.

---

JOURNAL — *Berlin, 17 janvier 1937*

Voici une intéressante déclaration des Nazis que j'ai trouvée dans le journal d'hier :

« Nous prévoyons un changement d'ère, une transformation absolue des systèmes politiques et sociaux. Les démocraties sont finies. Consciemment ou inconsciemment, elles ne sont plus aujourd'hui que des foyers d'infection, des porteurs de bacilles et des artisans du bolchévisme. C'est là un groupe ; nous sommes l'autre. L'avenir détache le collectivisme des réactions incertaines des masses. Les démocraties sont comme le sable, comme le sable mouvant. Notre idéal politique de l'État est comme un roc de granit. »

Cela me paraît être une expression tout à fait nette, claire et menaçante de l'attitude de l'Allemagne en face du monde. Cela fait peur. Je crains que

cela indique ici un esprit de conquête plutôt que le désir d'un règlement pacifique.

---

*AGENDA — Dans le train, 18 janvier 1937*

C'est un pays froid et glacé, cette Pologne que nous traversons. John Cudahy était à la gare quand nous sommes passés à Varsovie. Il semble se plaire ici. Le train est propre mais plutôt gris et froid au restaurant et pas trop confortable dans les wagons-lits.

*À la frontière de l'U.R.S.S. — plus tard*

Le conseiller de l'ambassade, Loy Henderson, est venu à notre rencontre à la ville-frontière de Negoreloye. Chacun m'avait dit de lui qu'il est un homme splendide et un excellent officier de carrière. Je l'ai trouvé modeste et apparemment bien doué. Il me plaît et je suis sûr que nous nous entendrons très bien. Henderson, le malheureux homme, avait mangé « de la mauvaise nourriture » (mésaventure fréquente ici) le soir précédent et il avait été bien malade, mais il n'y paraissait pas dans son maintien.

---

## **VOYAGE PAR CHEMIN DE FER EN RUSSIE : MOSCOU — PREMIÈRE IMPRESSION**

*JOURNAL — Moscou, 19 janvier 1937*

La ville même de Moscou a été pour moi une véritable surprise. Certes, c'est une belle vieille ville mais en plus de cela l'activité qu'on y observe dans les rues, le nombre d'édifices qu'on construit et les vêtements confortables qui semblent être d'usage général m'ont grandement surpris. Il est hors de doute que le rythme de la vie est très actif ici. Le peuple russe avance à grands pas, semble-t-il.

---

## **MAISON SPAZZO — L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS**

*AGENDA — Moscou, 19 janvier 1937*

Arrivés ce matin. Nous avons été très agréablement surpris par l'ambassade, la maison Spazzo comme on l'appelle.

D'après M. Huddle, l'inspecteur des postes pour le Département d'État, c'est l'une des plus belles de nos ambassades et elle se compare favorablement avec n'importe quelle ambassade des pays de l'Europe.

Devant la maison, un peu à droite, on voit un décor plutôt rare (à Moscou), un très joli petit jardin public. Un peu plus à droite encore se trouve une belle vieille église dont l'avitissement et la tragédie serrent le cœur. Plusieurs familles y habitent maintenant et les signes du manque d'entretien et l'apparence délabrée du monument sont fort attristants. Entre l'église et la Maison Spazzo se trouve un édifice qui était naguère un vieux palais charmant, l'habitation urbaine de quelque noble russe, mais ici encore la même tragédie est frappante car l'immeuble est tout délabré et occupé par des familles d'ouvriers et de soldats.

*Plus tard*

PRÉSENTATION DES LETTRES DE CRÉANCE  
AUX AFFAIRES EXTÉRIEURES

Litvinov est à Genève et ne sera pas de retour à Moscou avant plusieurs jours. On a décidé que je remettrais sans retard mes lettres de créance à son premier assistant, Krestinski. Après nous être présentés chez Krestinski, nous sommes aussi allés rendre visite à M. Stomoniakov, le second assistant, qui m'a fait une bien meilleure impression que Krestinski.

Krestinski est un petit homme myope qui porte des lunettes de professeur et dont le visage est plutôt repoussant. Il me donne l'impression d'être sournois. Mon instinct me porterait à ne pas me fier à lui.

---

**PREMIÈRES IMPRESSIONS**

N° 1

*Moscou, 19 janvier 1937*

À L'HONORABLE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

RAPPORT DE L'AMBASSADEUR DAVIES  
*Strictement confidentiel*

Monsieur,

J'ai l'honneur de rapporter qu'avant de m'embarquer pour l'Europe j'ai eu plusieurs entretiens avec M. Troyanovsky, l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Washington. Ces entretiens sont restés de caractère social par le ton. Troyanovsky (parlant « personnellement ») m'a alors laissé entendre qu'il craignait que mon séjour à Moscou ne fût gêné au début par une certaine froideur de la part des autorités soviétiques par suite des différends et

malentendus qui, avait-il entendu dire, s'étaient produits entre M. Litvinov, le commissaire du peuple aux Affaires extérieures, et l'ambassadeur Bullitt. Ce à quoi j'ai répondu, naturellement, que je partageais tout à fait le très grand désappointement éprouvé par l'ambassadeur Bullitt devant le refus du Gouvernement soviétique de remplir ce qui me paraissait être un véritable engagement. Je n'ai pas laissé la conversation prendre le tour de la discussion sur ce sujet mais j'ai exprimé l'espoir que ma mission servirait à améliorer les relations entre les deux pays.

Au cours d'une conversation précédente, l'ambassadeur Troyanovsky m'avait fait entendre qu'il avait l'impression et espérait qu'il pourrait être possible de régler et aplanir quelques unes des questions débattues dans le passé à la satisfaction des deux parties. Lors de cet entretien précédent j'avais franchement parlé mais sans insister de ce qui me paraissait être un fait regrettable, c'est-à-dire qu'un très grand homme, le président des États-Unis, s'était entendu en principe avec le représentant du Gouvernement soviétique sur un règlement d'ensemble dont les conditions, à la lumière des circonstances, étaient parfaitement connues de toutes les parties et, à mon opinion, exprimées avec une clarté qui excluait toute équivoque par les termes précis du mémorandum écrit. Cette entente, dis-je, n'a pas été exécutée ; si bien que la situation aujourd'hui indique, selon moi, qu'on s'égare dans les détails et qu'on cherche à faire perdre graduellement de vue le principe général de l'entente à laquelle l'Union soviétique était liée. Le soussigné n'a pas insisté davantage sauf qu'il a exprimé son regret en faisant en même temps observer que la question était d'une importance relativement secondaire pour les États-Unis tandis qu'il était d'une extrême importance pour le peuple russe de pouvoir compter aux États-Unis sur la sympathie d'un bloc public libéral, surtout étant donné l'incertitude de la situation internationale.

Ces incidents semblent significatifs de l'attitude du Gouvernement soviétique relativement à la question de la dette. Au cours de ces conversations, le soussigné s'est surtout contenté d'écouter, sauf la seule exception rapportée plus haut de l'entretien avec Troyanovsky.

À Berlin, je suis allé plusieurs fois aux Affaires extérieures d'Allemagne. Toutes les conversations que j'y ai eues ont été d'un caractère personnel, non officiel. Leur sujet a déjà été transmis par message chiffré en même temps qu'un rapport de mon entretien d'homme à homme avec le Dr Schacht.

Nous avons quitté Berlin à 11h du soir et sommes arrivés à Negoreloye, à la frontière russe, le lendemain soir. L'état du train allemand de première

classe dans lequel nous avons voyagé jusqu'à la frontière indiquait une certaine détérioration du service par comparaison à ce qu'il était en Allemagne il y a quelques années. Le wagon-lit dans lequel nous avons voyagé de Negoreloye (le poste-frontière soviétique) jusqu'à Moscou était nettement supérieur, d'une propreté immaculée et le service à bord était excellent. La route est dure toutefois. La gare et le poste de douane, à la frontière russe, sont un même immeuble, neuf, propre, considérable et impressionnant. Les fonctionnaires se sont montrés courtois, diligents et intelligents. Henderson, le secrétaire à notre ambassade, nous a rencontrés à la frontière et il est probable qu'il faille attribuer la manière dont les choses se sont passées aux dispositions prises d'avance par lui. Le lendemain matin, à 11h30, nous arrivions à la gare de Biélorussie à Moscou. Dans les villages que nous avons traversés, le matin, on notait partout de nouveaux immeubles en construction. Les gens aux stations semblaient vêtus chaudement et peu différents sous ce rapport des ruraux qu'on peut voir dans les régions-frontières des États-Unis. À la gare, à Moscou, nous avons été accueillis par M. Barkov de la division du Protocole du Commissariat du peuple aux Affaires extérieures. Il nous a accompagnés jusqu'à la résidence de l'ambassadeur (la Maison Spazzo) qui, grâce à la prévoyance de Mme Davies, était habitable. La maison était restée vide et s'était délabrée depuis le départ de l'ambassadeur Bullitt.

M. Barkov, le chef de la division du Protocole au Commissariat du peuple aux Affaires extérieures, m'a informé à notre arrivée (le matin du 19 janvier) qu'en l'absence de M. Litvinov, qui se trouve à Genève, le commissaire adjoint du peuple aux Affaires extérieures, M. Krestinski, serait heureux de me recevoir à 3h de l'après-midi, le même jour.

Accompagné de M. Henderson, le premier secrétaire de l'ambassade, le soussigné s'est présenté à l'heure convenue chez M. Krestinski et l'a trouvé avec M. Neymann, le chef de la troisième division politique de l'Ouest, la division des Affaires extérieures qui s'occupe des affaires américaines. Le soussigné a dit qu'il avait à transmettre aux Affaires extérieures et à M. Krestinski les compliments du secrétaire d'État. Une copie des lettres de créance lui fut laissée de même qu'une note demandant un rendez-vous avec M. Kalinine pour lui remettre les lettres de rappel du prédécesseur de celui qui écrit ces lignes en même temps que les lettres de créance de ce dernier. M. Krestinski a répondu qu'un Congrès de la R.S.F.S.R. était en session et qu'il y aurait séance du Comité exécutif central de la R.S.F.S.R., de sorte que le temps de M. Kalinine était presque entièrement occupé. Il espérait, toutefois, que M. Kalinine pourrait me recevoir le 23 ou le 25

janvier. Le soussigné a répliqué que rien ne pressait et qu'il ne voudrait causer le moindre ennui à M. Kalinine, surtout étant donné les importantes affaires publiques qui retenaient en ce moment son attention.

Accompagné de M. Henderson et de M. Neymann, le soussigné est immédiatement allé rendre visite à M. Stomoniakov, le second commissaire du peuple adjoint aux Affaires extérieures. M. Stomoniakov se spécialise dans les affaires de l'Extrême-Orient, du Proche-Orient et de l'Europe orientale. Lui aussi nous a fort courtoisement reçus.

Le Congrès constitutionnel de la R.S.F.S.R. tiendra sa séance finale le 21 janvier et, à la demande du soussigné, M. Barkov, de la division du Protocole aux Affaires extérieures, a pris les dispositions nécessaires pour que nous y assistions. Le rapport de mes impressions touchant cette séance suivra par le prochain courrier.

Je ne peux terminer ce rapport sans exprimer ma satisfaction de l'aide intelligente et efficace que j'ai reçue des membres du personnel de l'ambassade, un beau groupe d'hommes loyaux et compétents.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, respectueusement vôtre,  
Joseph E. Davies

---

AGENDA — *Moscou, 20 janvier 1937*

Ai dormi tard. Ai envoyé un câblogramme de félicitations au président à l'occasion de l'inauguration de son nouveau mandat. Ai passé l'après-midi à mettre mon bureau en ordre, à consulter les dossiers, à classer des papiers et à organiser mon travail.

Dîner, ce soir, à l'ambassade pour les journalistes et leurs femmes. Celles-ci sont attrayantes et charmantes. Mme Joe Barnes a créé chez nous une vive impression ; elle est calme et réservée mais elle a des opinions bien tranchées et elle s'y conforme, ce qui n'est pas peu dire de nos jours. Elle est beaucoup plus de gauche que son mari, me dit-on. Ce fut très amusant de les faire parler sur la Russie. Il était tout à fait évident que le journaliste lucide Demaree Bess et sa petite femme gentille et intelligente sont par nature des conservateurs tandis que Joe Barnes et sa femme sont par tempérament des radicaux. Barnes et Bess sont tous deux des hommes extraordinairement bien doués, d'une parfaite honnêteté d'esprit, mais leurs personnalités respectives les portent à des points de vue diamétralement opposés. Les Deuel et Charles Nutter et sa femme ne sont ni d'extrême gauche ni des conservateurs mais ils montrent beaucoup de finesse et d'intelligence. Je regrette vivement que Joe Phillips s'en aille. Il connaît la

Russie. Il m'a donné ses notes dans lesquelles il a consigné ses observations sur les fermes collectives, documentation établie sur les lieux au cours d'un voyage prolongé qu'il a fait en Ukraine, l'an dernier. Ces notes sont d'une réelle valeur. Ce sont en effet des observations personnelles faites par un observateur-journaliste d'un grand jugement et d'une expérience exceptionnelle à un moment particulièrement critique de la mise en œuvre de cette grande entreprise du Gouvernement soviétique. La discussion sur la Russie a été vive et dure. Ce fut un utile et fort intéressant plongeon au cœur même des choses. Ils me plaisent tous beaucoup. Je pense que nous nous entendrons très bien.

---

JOURNAL — *Moscou, 21 janvier 1937*

Ai fait officiellement ma première visite protocolaire à l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Chilston. L'ambassade est magnifiquement située sur le fleuve, directement en face du Kremlin. C'est un vieux palais qui a grande allure. L'ambassadeur s'est montré très amical et cordial. Il m'a donné l'impression d'un homme solide et très sûr. Il a eu une carrière distinguée dans le service diplomatique anglais. Il est venu ici après avoir passé par Vienne et Budapest.

Selon lui, le gouvernement soviétique est solidement établi. Il est d'avis que la situation européenne, pour ce qui est du maintien de la paix est très précaire et n'annonce rien de bon. Il veut que je me sente libre d'aller le voir n'importe quand. Je l'ai remercié et lui ai dit qu'on pouvait compter pour certain, sans qu'il soit besoin d'ententes formelles, que les intérêts des États-Unis et de la Grande-Bretagne suivraient toujours plus ou moins des voies parallèles étant donné que les principes fondamentaux en matière politique, juridique, morale ou religieuse étaient les mêmes et que, par suite de la communauté de langue et de la similarité des institutions, il y avait peu de danger de malentendu.

---

## **LE KREMLIN ET LES NE-TOUCHEZ-PAS DU RÉGIME ALIMENTAIRE**

*Moscou, 21 janvier 1937*

À L'HONORABLE MARVIN MCINTYRE

Cher Mac,

La ville même de Moscou est une magnifique vieille cité. Le Kremlin est magnifique et imposant. Il est entouré d'un mur de 30 à 40 pieds de hauteur

dont le faîte est en mosaïque et les tourelles semblent percées de meurtrières pour sa défense. D'un côté, la façade est nettement française et de caractère féodal, quoique marquée d'une certaine influence orientale. Les dômes et minarets de trois églises sont chacun surmontés de l'étoile et du croissant et la faucille et le marteau sur ces éminences ornementales ajoutent au tableau une note inattendue et orientale.

Le Dr Bunkley, le médecin de l'ambassade, nous a remis une liste de ne touchez-pas<sup>1</sup> sur ce que nous devons manger ou éviter de manger aux dîners diplomatiques. Beaucoup d'aliments sont contaminés ici ; presque tous nous sont défendus. Aucune crème, sauf pour la crème glacée, non plus qu'aucun légume sûrement inoffensif, de sorte que le conseil de Bill Bullitt d'apporter des conserves nous a été utile de toute manière ; il savait ce qu'il disait.

La température est merveilleuse. L'air est sec, clair et il ne vente pas. La neige et l'air même sont clairs et frais et dans la brillante lumière du soleil les arbres reluisent, leurs branches lourdes de neige blanche. Transmettez mes amitiés à Bunch.

En hâte...

---

#### AGENDA — Moscou, 21 janvier 1937

Par faveur des Affaires extérieures, nous avons assisté, Marjorie, E.K., J.D.<sup>2</sup>, Henderson, et moi, à 12h45, à une séance — la dernière de la session — du Congrès constitutionnel. Nous avons pour guide M. Barkov (du Protocole). Nous occupons la loge d'honneur. La séance fut d'un intérêt hors de l'ordinaire. Salle nouvelle et impressionnante. Au moins 2 000

---

<sup>1</sup> Liste établie par le Dr Rumreich et le commandant [Dr] Bunkley de notre ambassade et qu'ils nous ont remise en insistant sur son importance :

« Tant que vous n'aurez pas vécu ici assez longtemps pour être immunisés, ne buvez pas de l'eau du robinet sans qu'on l'ait fait bouillir ; ne buvez ni lait ni crème ; ne mangez aucun produit laitier (crème glacée, beurre, custards, etc.) de fabrication domestique ; ne mangez pas de légumes crus ; ne mangez pas de légumes en conserve si vous n'êtes pas sûrs qu'ils viennent des États-Unis ; évitez de manger les viandes rares et peu cuites ; évitez de manger toute espèce de saucisses, soyez très prudent quant au poisson (pour deux raisons : le poisson peut ne pas être très frais et le ténia qui vient du poisson est très fréquent en Europe) ; ne mangez pas de poisson gefüllte. »

L'ambassade d'Angleterre est la plus sûre.

L'ambassade de France vient ensuite.

Toutes les autres sont douteuses parce qu'elles doivent utiliser des produits d'ici. — Pas étonnant que le personnel ici ait son propre commissaire des vivres.

<sup>2</sup> Mon secrétaire particulier, John Davies Stamm.



délégués sur des bancs. Un « présidium » d'une quarantaine de personnes sur une estrade. Des Cosaques (des hommes et des femmes). Des discours par des jeunes gens de l'arme aérienne et de l'arme chimique de l'air, représentées par de 400 à 500 délégués.

Me suis promené dans le Kremlin.

---

## CONGRÈS CONSTITUTIONNEL

*Moscou, 25 janvier 1937*

À L'HONORABLE STEPHEN EARLY

Cher Steve,

Nous avons eu la bonne fortune d'arriver ici à temps pour les dernières séances du Congrès constitutionnel de la plus importante unité autonome de l'Union soviétique.

Le Congrès avait lieu au Kremlin, dans une salle fort étonnante, longue d'environ 400 pieds, large de 80 ou 90 pieds et très haute de plafond. Les loges diplomatiques se trouvent d'un côté à la hauteur ordinaire d'un premier étage. Le mur de l'autre côté consiste surtout en de belles et très grandes fenêtres larges de quelque huit pieds et hautes de 30 à 40 pieds. Les lustres de verre dépoli (simples mais beaux) sont modernes. La salle était décorée de tentures magnifiques en blanc et en bleu pâle. Au fond de la salle il y a une estrade, haute de huit pieds environ au-dessus du plancher, sur laquelle une cinquantaine de dignitaires de l'État étaient assis. Le président de l'Union, Kalinine, présidait. Devant cette estrade d'honneur il y a une petite estrade plus basse, une sorte de tribune, où les orateurs montaient pour parler. Au-dessous se trouve la table du personnel sténographique — il y a de la place pour trois sténographes — et devant eux, dans les allées, se pressaient un grand nombre de cinématographes et de journalistes autour de projecteurs. Il y avait des microphones un peu partout. Des bancs — du moins ces sièges avaient l'air de bancs — au dos desquels sont fixées des tablettes articulées individuelles remplissent la salle proprement dite. Dans cette grande salle pareille à une nef il y avait environ 2 800 délégués et chacun avait devant lui une copie imprimée de la constitution. Au fond, derrière eux, un millier de spectateurs occupaient la galerie. C'était impressionnant à voir. Les têtes mêmes étaient intéressantes à observer. J'ai remarqué plusieurs faciès mongols. Dans la nef de la salle, les figures, pour la plupart, étaient plutôt juvéniles et exprimaient, sinon de la culture, du moins de l'intelligence et de l'ardeur, de façon générale. Le quart des délégués

étaient des femmes. Parmi les hommes, plusieurs portaient des uniformes de l'armée ou de la marine. Il y avait des paysans et des paysannes, tous confortablement vêtus et d'aspect digne. Quelques unes des femmes portaient des châles blancs, d'autres des chandails aux brillantes couleurs et on pouvait voir que quelques unes s'étaient fait faire une ondulation. Tous étudiaient attentivement leurs copies imprimées de la constitution, qui était soumise à leur vote article par article. Les hommes qui étaient sur l'estrade se distinguaient de façon générale par quelque chose de plus intellectuel dans la physionomie. Le commissaire de la Guerre, le commissaire du Transport et le commandant de l'unité de cavalerie étaient tous trois en uniforme ; les autres étaient en civil, y compris les femmes, qui portaient des robes noires ornées d'un col blanc.

Il y eut trois discours avant le vote, deux prononcés par des hommes et l'autre par une femme. C'étaient des personnes de moins de quarante ans, tous trois doués d'une personnalité dramatique et d'une grande puissance oratoire. On sentait qu'ils se rendaient compte de l'importance de l'occasion qui s'offrait à eux et ils préparaient leurs effets, ponctués d'applaudissements, avec beaucoup d'art.

La femme entra à la tête d'une délégation du Caucase. Le groupe s'avança jusqu'à la tribune des orateurs. Les Cosaques portaient leurs uniformes pittoresques et un tiers des femmes étaient vêtues d'un costume composé de brillantes culottes de satin blanc, d'un corsage blanc et d'un châle pittoresque sur leur tête. C'était beau à voir. Le troisième orateur, un jeune homme de vingt-huit ou trente ans, portait de longs *plus-fours*. Il avait une belle figure d'athlète et parlait avec feu. C'était le chef des sociétés de jeunesse et un spectacle tout à fait dramatique a précédé son discours. À l'arrière de la salle, à environ dix pieds au-dessus du plancher, devant la galerie, il y avait huit clairons en uniformes d'aviation bleu ciel. Au son de leurs clairons d'argent, environ 400 jeunes gens portant des fanions et des bannières et vêtus d'uniformes divers s'avancèrent en arrière de la salle et s'y séparèrent pour remonter les quatre allées. Jeunes hommes et jeunes femmes, tous marchaient d'une fière allure et avec une précision militaire. Ils s'arrêtèrent ensuite au garde à vous dans les allées qu'ils occupaient toutes. Ils représentaient toutes les armes de l'armée et de la marine, y compris les divisions de la guerre chimique et des parachutistes. L'homme qui possédait le record pour le saut en parachute fut désigné.

Devant le frémissement de leurs bannières et de leurs drapeaux, l'orateur prononça un discours d'une passion contenue ponctué d'applaudissements. Puis, encore au son des clairons, ces jeunes gens

sortirent de la salle au crépitemment d'applaudissements enthousiastes. Ce fut une scène bien conduite et impressionnante.

L'adoption de la constitution s'est faite article par article. On votait à main levée, chaque délégué tenant une carte rouge pour dire « oui ». Quand le vote fut terminé, le congrès clôtura sa dernière séance par des applaudissements et divers délégués firent acclamer plusieurs des dignitaires. Puis il se produisit ceci : un petit groupe, à l'arrière de la salle, entonna l'hymne communiste. Graduellement toute la salle se mit à chanter et, sans direction, le rythme devint uniforme. On chanta plusieurs versets. La mélodie est typiquement russe et se chante sur un mode mineur plaintif. La cadence est lente et solennelle comparée aux accents martiaux de la Marseillaise. Les voix semblaient se partager spontanément suivant leur caractère et on distinguait nettement celles des ténors de celles des contraltos. C'était vraiment saisissant et on ressentait une impression de puissance et de conviction. L'assemblée se termina là-dessus et les délégués sortirent.

On me dit que les raisons de tels congrès sont d'ordre éducatif autant que de n'importe quel autre. Les délégués, de retour chez eux, sont censés transmettre à leurs gens ce qu'ils ont appris. Marjorie joint aux miennes ses amitiés aux enfants et ses compliments affectueux à Helen et à vous.

Comme toujours.

---

AGENDA — *Moscou, 23 janvier 1937*

Dix-sept vieux bolchéviks sont cités devant la Cour suprême de l'U.R.S.S. pour trahison contre le pays et leur procès cause beaucoup d'émoi dans le corps diplomatique. On l'appelle le « procès Radek ». Ce Karl Radek est un chroniqueur politique bien connu, doué d'une brillante personnalité, qui possède beaucoup d'amis à l'étranger. Le procès s'est ouvert ce matin et l'endroit où il a lieu est, me dit-on, la Salle des Nobles qui, sous l'ancien régime, abritait un club à la mode de la noblesse moscovite. Accompagné du conseiller Henderson, je me suis rendu au procès à midi. On s'était particulièrement occupé de faire parvenir des laissez-passer aux membres du corps diplomatique pour qu'ils puissent y assister. La Cour a levé la séance à trois heures de l'après-midi pour reprendre l'audition des témoins à six heures du soir. J'ai assisté, à la séance du soir, de six heures à dix heures et demie. C'est particulièrement fascinant et intéressant pour moi. Après l'ajournement, le soir, les reporters sont remontés avec moi pour prendre de

la bière et des sandwichs. Tous se donnent beaucoup de mal pour m'aider à comprendre ce qui se passe.

---

AGENDA — *Moscou, 25 janvier 1937*

Conformément aux exigences du protocole, tout le personnel de l'ambassade m'accompagna au Kremlin pour la présentation de mes lettres de créance. Tous furent officiellement présentés au président avant que lui et moi nous retirions dans son bureau pour notre entretien. Après la réception, le personnel revint avec moi pour prendre un excellent déjeuner que Marjorie avait fait préparer. John D.<sup>1</sup> a pris des photos du groupe dans la vaste salle à manger de cérémonie. Du caviar, du caviar partout et pas un œuf à manger, sauf à la table des commissaires ! C'est une chose que nous ne parvenons pas à comprendre. Du moins c'est ce qu'on nous a dit quand on en vint à parler de cela au déjeuner.

---

## RAPPORT AU PRÉSIDENT SUR LA QUESTION DE LA DETTE ET KALININE

*Moscou, 25 janvier 1937*

À L'HONORABLE FRANKLIN D. ROOSEVELT

Cher monsieur le président,

La coutume de prononcer des discours académiques lors de la présentation de lettres de créance a heureusement été abolie. J'ai passé vingt minutes avec Kalinine. Son accueil a été cordial et quand j'ai dit que vous aviez parlé de lui personnellement il m'a prié de vous transmettre de même ses compliments « à un très grand homme ». L'entretien a été amical.

Il est convaincu, m'a-t-il dit, que toutes les questions qui font l'objet de différends entre les deux pays peuvent être réglées. J'ai répondu à dessein que je l'espérais sincèrement et croyais que c'était possible si on abordait ces questions avec la largeur de vues même dans laquelle l'accord avait été projeté par le président des États-Unis et qu'il me ferait plaisir de me mettre à leur disposition à ce sujet lors du retour de Litvinov, si on le désirait. L'impression que j'ai cherché à laisser (et je crois y avoir réussi), c'est que l'initiative doit venir d'eux et que la question n'est pas d'une grave importance pour nous. Kalinine s'est dit heureux de ce que mon expérience professionnelle, à son sens, était un gage d'objectivité et de liberté de

---

<sup>1</sup> Mon secrétaire particulier, John Davies Stamm.

jugement, peu importe les observations défavorables que je pourrais entendre dans certains milieux diplomatiques à Moscou.

J'attends le retour de Litvinov pour voir s'il abordera la question de la dette. Il y a des indications qu'on désire l'oublier. S'il en est ainsi, je suivrai la ligne de conduite que vous m'avez tracée.

Très respectueusement vôtre en toute loyauté,  
Joseph E. Davies

---

## LE PRÉSIDENT KALININE ET LA SITUATION EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

N° 11

*Moscou, 25 janvier 1937*

À L'HONORABLE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

### RAPPORT DE L'AMBASSADEUR DAVIES

#### CF. PRÉSENTATION DES LETTRES DE CRÉANCE À M. KALININE

*Strictement confidentiel*

Monsieur,

J'ai l'honneur de faire rapport de ce qui suit relativement à la présentation officielle de mes lettres de créance au président Kalinine.

La coutume d'échanger des allocutions académiques à l'occasion de la présentation de lettres de créance a évidemment été abandonnée.

Le président, M. Kalinine, était assis derrière son bureau et m'a désigné un fauteuil en face de M. Krestinski tandis que M. Neymann, l'interprète, prenait place entre nous. Deux autres hauts fonctionnaires étaient présents : M. Unschlicht, le secrétaire du soviet de l'Union au Comité exécutif central, et M. Khatskevich, le secrétaire du soviet des Nationalités au Comité exécutif central.

Le président Kalinine m'a offert une cigarette et je l'ai remercié en russe par le mot *Spasibo*, ce qui l'a fait rire. J'ai dit que je désirais exprimer en mon nom, en celui de ma famille et en celui du personnel, notre gratitude pour les égards qui, depuis la frontière, ont servi à rendre notre venue à Moscou confortable et agréable. J'ai alors remis le rappel de mon prédécesseur et mes lettres de créance.

J'ai dit ensuite que mon Gouvernement, par l'entremise du secrétaire d'État, M. Hull, désirait transmettre ses compliments à M. Kalinine de même que de bons souhaits cordiaux, qu'avant mon départ j'avais eu un entretien avec le président Roosevelt et que celui-ci avait nommé personnellement le président Kalinine. M. Kalinine s'est dit heureux d'avoir été mentionné par

notre « grand président », et a déclaré que les différends entre les deux pays pouvaient être réglés à leur satisfaction mutuelle. Ce à quoi j'ai répliqué, de propos tout à fait délibéré, que je l'espérais et le croyais aussi. Cela pouvait sûrement se faire s'il était possible d'aborder ces questions avec une largeur d'esprit comparable à celle dont le président Roosevelt avait fait preuve dans l'accord conclu avec Litvinov.

J'ai fait observer que je n'étais pas un diplomate de carrière et que j'avais l'habitude de viser droit au but. M. Kalinine a répondu à cela que le Gouvernement soviétique est fondé sur l'appui du peuple et que ses chefs sont tous des partisans de la sincérité et de la franchise dans la discussion. J'ai dit alors que mon Gouvernement est particulièrement favorisé en ce que nous sommes isolés et bien à l'abri de toute menace possible de la part d'autres nations et que, par conséquent, nous sommes accoutumés à la diplomatie directe tandis que, de façon générale, la diplomatie européenne est peut-être influencée par les exigences des craintes ou des ambitions nationales. Le président Kalinine a dit alors que la Russie, pour sa part, ne craint nullement aucune agression de l'extérieur, étant assurée que son armée et son peuple sont assez forts pour se protéger.

Il a dit ensuite qu'il espérait que mes impressions étaient bonnes. J'ai répondu que Moscou est une ville magnifique et que j'avais été impressionné par l'activité partout visible, indicatrice de nouvelles constructions et de progrès, et que j'avais aussi été vivement impressionné par l'apparence générale et l'allure active des gens dans les rues, pour la plupart bien et chaudement vêtus.

Le président Kalinine m'a dit là-dessus qu'on faisait des progrès considérables et que la production industrielle de l'Union avait grandement augmenté, qu'on répondait aussi rapidement que possible aux besoins du peuple mais que la demande était si grande qu'elle pouvait se comparer à une grande flamme dévorante qui absorbait les biens aussitôt que produits, étant donné les immenses besoins du peuple.

Il a dit ensuite que l'Union soviétique était heureuse de recevoir un ambassadeur qui possédait une expérience propre à lui faire considérer les faits d'un regard objectif et à l'empêcher de porter un jugement avant d'avoir observé honnêtement tous les aspects dans leur juste perspective.

Puis il a glissé que son Gouvernement avait probablement été quelque peu abusé par le zèle excessif de certaines gens trop aimables tandis qu'il avait été agréablement surpris quelquefois par ceux qui, au début, avaient montré de la froideur dans leur abord. Les jugements superficiels trop rapides sur les faits sont injustes, a-t-il ajouté.

Il a illustré sa pensée par l'exemple d'un visiteur qui, voyant quelques hommes ivres dans les rues de Moscou, chose possible, en tirerait la conclusion que tous les Russes sont des ivrognes, fausseté évidente. Il a exprimé l'espoir que le soussigné verrait le plus de choses possible de ce que le Gouvernement fait et essaie de faire pour le peuple et qu'il apprécierait les faits de façon judicieuse et objective.

Ce à quoi j'ai répondu que si je suis le produit d'un système individualiste et capitaliste, j'ai eu d'humbles débuts, j'ai travaillé fort toute ma vie et ma sympathie va au menu peuple de même que, je le savais, celle de mon Gouvernement. J'ai dit que je pouvais assurer le Gouvernement soviétique que mon intention était d'observer avec un esprit ouvert et de tirer judicieusement mes conclusions pour les communiquer ensuite fidèlement à mon Gouvernement. J'ai ajouté qu'on peut en être sûr puisque, outre que telle est mon intention, ce sera là l'effet de mon expérience et du tour d'esprit issu de mes années de travail passées.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, respectueusement vôtre,  
Joseph E. Davies

---

*AGENDA — Moscou, 25 janvier 1937*

Kalinine vit au Kremlin. L'antichambre et le bureau dans lequel j'ai été introduit étaient sobrement et simplement meublés. Kalinine a l'air d'un chic type. Il a des yeux graves et des manières simples et aimables. On dit qu'il jouit d'une grande popularité auprès du peuple de l'Union. Il a débuté comme ouvrier dans une fonderie. C'est un brave homme devant qui on se sent tout à fait à l'aise.

Kalinine m'a donné l'impression d'un homme bon et doux et très capable dans sa modestie.

---

## **LE MANQUE DE PRÉPARATION DE LA FRANCE**

*JOURNAL — Moscou, 26 janvier 1937*

Les journaux rapportent que M. Reynaud a révélé des faits intéressants, à Paris, sur les forces militaires en Europe. Le facteur vitesse, dit-il, a tout changé. L'Allemagne possède 2 000 avions et l'Italie 1 900, tandis que la France n'en a que 1 300. On n'a pas fait grand'chose jusqu'à maintenant ; la France n'a qu'un bombardier contre deux pour l'Allemagne et comparativement à quelques centaines de chars de combat en France,

l'Allemagne et la Russie en possèdent des milliers. Il me semble que tout le monde parle d'une guerre européenne comme inévitable mais que seules l'Allemagne et la Russie ont l'air de prendre cela sérieusement.<sup>1</sup>

---

AGENDA — Moscou, 27 janvier 1937

11h du matin — Ai rendu visite à Shigemitsu, l'ambassadeur du Japon. Il boite. C'est un homme très compétent. Il a parlé de « l'incident de Shanghai » au cours duquel il a perdu une jambe et de l'aide que l'ambassadeur des États-Unis, Nelson Johnson, lui a donnée.

De 4h à 5h du soir — Ai fait le tour du Kremlin à pied avec Marjorie. Nous sommes allés visiter une exposition spéciale de Rembrandt aujourd'hui à l'un des musées. Il devait y avoir plus de trente toiles comprenant *l'Enfant prodigue*, la *Nativité*, etc. C'était tout à fait extraordinaire. Nous sommes aussi allés à la galerie Tretiakov. De magnifiques tableaux de Guerassimov, *Ordre de Lénine* ; de Surikov — peintures extraordinairement grandes —, *Soldats des Alpes*, etc. ; de Grabov, de Yuan et de Chinchine — des extérieurs d'hiver. Sommes allés à la galerie de la Commission et avons eu énormément de plaisir à examiner des toiles de peintres soviétiques modernes. Ils offrent un intérêt fascinant.

---

AGENDA — Moscou, 28 janvier 1937

Ai commencé la série des visites officielles : ambassades de Chine, d'Allemagne, de Perse, de Grande-Bretagne. Ai déjeuné avec l'ambassadeur de Turquie.

Après le déjeuner, Marjorie et moi sommes retournés en ville pour voir une autre exposition de peintures russes modernes chez un marchand de tableaux. Nous avons passé là deux heures intéressantes. Ai acheté plusieurs toiles fascinantes (scènes d'hiver, scènes révolutionnaires, etc.) pour ma collection de l'Université du Wisconsin.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> C'est surtout par la radio à ondes courtes que je me tenais au courant des nouvelles. J'écoutais tous les jours les émissions de nouvelles et je prenais des notes afin de suivre constamment les modifications du panorama européen. Mon agenda à une page par jour ne me donnait pas assez d'espace et j'ai pris l'habitude de tenir un journal pour développer certains sujets qu'il m'était impossible de traiter dans un simple agenda.

<sup>2</sup> Du catalogue publié par l'Association *Alumni* de l'Université du Wisconsin de la ville de New-York sur la collection Davies de peintures et d'icônes russes présentée à l'Université du Wisconsin :



AGENDA — *Moscou, 29 janvier 1937*

11h du matin — Le ministre <sup>1</sup> de... un vieux gentilhomme distingué, est venu me rendre visite. Il m'a expliqué son opinion sur le procès. Selon lui, ils sont coupables.

12h — L'ambassadeur de... est venu me rendre visite. Nous avons parlé de la question économique et des réserves d'or. Il ne croit pas à la véracité de certaines des confessions mais il pense que, dans l'ensemble, elles disent à peu près vrai.

1h de l'après-midi — Dernière journée du procès, j'y suis allé. Ai entendu Radek, Sokolnikov, Sykinski, Sérébriakov et quelques autres faire leurs derniers plaidoyers. Ajournement à 3h de l'après-midi.

4h — Avec Marjorie et E. K. <sup>2</sup>, suis allé chez madame Litvinov pour le thé.

---

Extraits de la lettre de l'ambassadeur Davies, datée du 9 mars 1937, au gouverneur La Follette dans laquelle il offre la collection à l'Université :

« Cher Phil,

Depuis mon arrivée en Russie une idée me trotte dans l'esprit et je désirerais vous demander votre avis là-dessus.

La peinture russe est extraordinaire par la vigueur de l'imagination, la puissance de l'expression et la couleur. Si, de façon générale, elle n'est pas caractérisée par la finesse d'artistes formés à d'autres écoles, les artistes d'ici n'en font pas moins de la grande peinture. Quant à moi, j'ai toujours été plus intéressé par l'histoire qu'une peinture raconte et l'impression qu'elle crée sur les sens que par le métier.

J'ai donc commencé à collectionner un certain nombre de ces peintures. La plupart sont des originaux. Quelques unes toutefois sont des copies. Les artistes travaillent pour l'État, ici, vous le savez, mais j'ai obtenu la permission des autorités de faire faire des doubles de certains originaux par les mêmes artistes. J'ai cherché à obtenir un ensemble de toiles résumant plus ou moins les principaux aspects de l'activité et de la vie du peuple en ce pays, le peuple, les soldats, l'action du mouvement révolutionnaire, la construction des grandes usines et la vie dans les parties reculées de la Russie.

L'idée qui m'est venue à l'esprit, c'est que l'Université du Wisconsin trouverait peut-être intéressant de posséder cette collection. Et j'ai songé à lui en faire cadeau.

Cette collection de peintures, bien qu'elle contienne quelques œuvres exceptionnellement bonnes, n'est peut-être pas des plus importantes d'un point de vue strictement artistique, mais elle est intéressante et significative.

Les icônes, cependant, sont toutes supérieures dans ce genre de peintures. Elles sont exceptionnelles et très particulières... Elles ont été choisies par les meilleurs experts en matière d'icônes à l'emploi du gouvernement soviétique et, en particulier, du musée Tretyakov. Elles représentent les meilleures œuvres des différentes époques. »

Extrait de la nouvelle communiquée par le gouverneur La Follette annonçant définitivement l'acceptation de la collection, le 20 mai 1937 :

« Le don que fait l'ambassadeur Davies de sa collection à l'Université est un geste gracieux et généreux. L'Université fait ainsi une importante acquisition artistique que la personnalité du donateur rend d'autant plus appréciable. »

<sup>1</sup> Ministre plénipotentiaire, charge immédiatement inférieure à celle d'ambassadeur. [N. Éd.]

<sup>2</sup> Ma fille, Emlen Knight Davies.

5h15 — Suis allé à l'ambassade de Turquie.

5h30 — Suis allé à l'ambassade de Perse.

9h — Me suis couché complètement épuisé.

Madame Litvinov n'était pas à Moscou quand nous sommes arrivés. Diverses rumeurs caractéristiques de l'état des esprits couraient en ville à son sujet ; l'une voulait qu'elle ait été « liquidée » ; une autre qu'elle avait disparu, etc., etc. Marjorie, E. K. et moi avons été invités à aller prendre le thé à la Maison Spiridonovka, un ancien hôtel utilisé par le gouvernement pour des réceptions. Madame Litvinov nous a accueillis avec toute la grâce de la charmante Anglaise qu'elle est. Elle revient des monts Ourals où elle enseignait « l'anglais élémentaire », occupation qui l'intéresse beaucoup. Elle offre à tout point de vue l'aspect du charme et de l'intelligence, mais, fait typique, elle accorde peu d'importance à son apparence. Elle avait les mains rouges et gercées. Elle est la sœur de mon vieil ami sir Sydney Lowe, que j'ai connu à Washington pendant la Grande Guerre. C'est à Londres qu'elle a connu Litvinov et l'a épousé.

---

## **DERRIÈRE LE PROCÈS DE MOSCOU**

N° 57

*Moscou, 17 février 1937*

À L'HONORABLE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

LE PROCÈS DE RADEK POUR TRAHISON (23-30 janvier)

*Strictement confidentiel*

Monsieur,

J'ai l'honneur de faire rapport de ce qui suit relativement à certains aspects du récent procès Trotsky-Radek, comme on le désigne ici, pour trahison, et aux impressions qu'il a suscitées en mon esprit.

### **LES CIRCONSTANCES POLITIQUES IMMÉDIATES**

Ce procès est une répercussion du meurtre de Kirov commis le 1<sup>er</sup> septembre 1934. Kirov était l'un des principaux leaders du parti du gouvernement Staline dans la région de Léninegrad et son assassinat créa alors une grande émotion. Les dépêches adressées à ce moment-là au Département montrent que, très inquiets, les chefs du gouvernement à Moscou réagirent fébrilement et que Staline lui-même, Vorochilov, le

commissaire du peuple à la Défense, et d'autres leaders du gouvernement se rendirent eux-mêmes en hâte sur la scène du crime, craignant apparemment qu'il y eût une vaste conspiration en vue de renverser le gouvernement Staline. Le procès Kamenev-Zinoviev qui eut lieu à Moscou du 19 au 24 août 1937, alors que seize suspects furent cités devant la Cour, trouvés coupables et par la suite fusillés, était une suite de cet incident. Le présent procès a la même origine, comme les révélations faites au cours du procès aussi bien que les prétendues preuves découvertes subséquemment le montrent.

Les accusés du présent procès étaient au nombre de dix-sept, dont cinq ou six leaders politiques éminents. Les autres venaient de différents milieux — des ingénieurs, des aventuriers et le reste, et ne jouissaient d'aucun prestige particulier —, prétendus instruments employés pour l'exécution des actes d'espionnage, de sabotage, de terrorisme ou autres formes d'activité criminelle. La mise en accusation s'appuyait sur des lois criminelles déterminées. Elle affirmait que les accusés étaient coupables de trahison contre le pays, d'espionnage, de sabotage et, de façon générale, d'activité terroriste.

#### LE CODE CRIMINEL

Les définitions de la loi, les délits et la définition des peines sont nettement déterminés. Les lois invoquées existaient depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1927. Le comparse est aussi coupable que l'exécuteur du crime. La moindre participation à toute activité politique criminelle organisée, le simple fait d'avoir trempé dans la préparation de la perpétration de l'un ou l'autre de ces actes entraîne la même punition que si on a participé à l'exécution même du crime. Le code criminel est fondé premièrement sur le culte de l'État. Les crimes commis contre l'État rendent passibles de peines beaucoup plus sévères que les crimes commis contre la propriété ou la vie des individus. La peine maximum pour le meurtre ordinaire d'un individu commis par cupidité ou avarice ou autre raison analogue est de dix ans d'emprisonnement tandis que la peine de mort est la punition maximum de tout crime contre la propriété de l'État. Autre caractéristique du code criminel, dont on a vu les effets au cours du procès, il n'y a pas gradation des peines. Ainsi, par exemple, le témoignage de Radek révèle qu'en 1935, après s'être laissé entraîner pendant quatre ans dans un mouvement qui finit par devenir une conspiration en vue de renverser le gouvernement, il songea à « se laver de cette affaire » parce que la situation s'était tellement modifiée que son point de vue était différent de celui qu'il avait en 1931, mais il se

trouvait alors dans la position d'un homme qui a déjà encouru la peine maximum.

## LE PASSÉ DES PRINCIPAUX ACCUSÉS

Pour bien saisir la situation, il faut se rappeler que presque tous les principaux accusés ont appris à vivre depuis leur adolescence dans une atmosphère de conspiration contre l'ordre établi. À titre d'intellectuels, ils avaient comploté contre le tsar pendant leur jeunesse, quand ils étaient étudiants, et ils avaient chaque jour risqué d'être abattus « en ouvrant la porte » à cause de leur activité clandestine, jusqu'au triomphe de la révolution. On leur avait inoculé le virus de la conspiration.

Après la mort de Lénine, en 1924, une lutte éclata entre les chefs pour sa succession. Les deux principaux prétendants étaient Trotsky et Staline. Le premier était un homme brillant, souple et dynamique ; le second, un Géorgien, était un homme simple, un travailleur, doué d'une grande capacité de travail, un génie de l'organisation, qui possédait un physique et un esprit vigoureux en même temps que la patience de l'Orient. Secrétaire du Parti communiste, il se créa lentement une machine politique, qui finit par lui donner la défaite de Trotsky et finalement l'exil de ce dernier en 1927. Il semble qu'à ce moment la lutte était moins un conflit de principes qu'un conflit entre ces deux personnalités, comme l'indique bien le fait que nombre d'entreprises actuelles de Staline faisaient partie du programme de Trotsky. Il est vrai, toutefois, que Staline, semble-t-il, même à ce moment-là, s'attachait à un programme selon lequel la mise en œuvre de l'idéal communiste en Russie était « la première chose à faire en premier lieu » quitte à laisser la révolution mondiale s'organiser toute seule, tandis que Trotsky était alors et est encore un ardent partisan du principe que la révolution mondiale constituait la fin la plus importante. Durant toute cette période, Trotsky s'était attaché un très grand nombre de partisans enthousiastes parmi les leaders du parti. Ces hommes, lors de sa chute, furent envoyés à l'intérieur du pays et dépouillés de leurs fonctions dans l'administration. Quelques uns par la suite abjurèrent leur passé, furent repris dans le parti et se virent de nouveau confier des charges publiques. L'ombre du soupçon, toutefois, s'attacha toujours à leurs pas. Aucun d'eux ne fut jamais nommé à un poste de première importance et on admet généralement que le gouvernement actuel ne leur en confiera jamais aucun. Six des principaux accusés étaient de ces hommes.

## AUTRES ASPECTS DE LA SITUATION

Il faut aussi se rappeler que c'est Staline qui a lancé le plan quinquennal en 1929 après l'exil de Trotsky. Ce plan comprenait un double programme d'industrialisation et de collectivisation agricole. En 1931 et 1932, années au cours desquelles le complot est censé avoir pris forme, ce plan imposait de terribles sacrifices à la population. L'état de chose était alors nettement plus mauvais qu'en 1935. Les effets du plan n'ont commencé à faire prévoir la possibilité de son heureuse réalisation qu'en 1934 et 1935. C'est reconnu que le régime Staline était beaucoup plus fort en 1935 qu'en 1931. Les principaux accusés invoquent souvent cette amélioration de la situation dans leurs témoignages pour expliquer la modification de leurs sentiments et finalement leur repentir et leur confession.

Autre fait qui contribue au caractère de cet extraordinaire procès, c'est que le communisme équivalait à une religion pour ces hommes. Leur dévotion à cette doctrine politique est du fanatisme.

## LE LIEU ET L'ATMOSPHÈRE DU PROCÈS

J'ai assisté assidûment au procès, qui a duré six jours. C'était imposant comme drame humain. Les audiences eurent lieu dans une longue salle au plafond très élevé qui appartenait autrefois à un club à la mode de Moscou sous l'ancien régime. Des deux côtés de l'allée centrale, des rangées de sièges étaient occupées par des groupes d'« ouvriers » différents d'une séance à l'autre, sauf quelques rangées au centre de la salle réservées aux correspondants russes et étrangers et au corps diplomatique. Les différents groupes d'« ouvriers », me dit-on, étaient chargés de faire ensuite des rapports du procès aux diverses organisations auxquelles ils appartiennent.<sup>1</sup> Trois juges, tous en uniforme, présidaient sur une estrade dressée à l'avant de la salle. C'étaient des membres du collège militaire, section de la Cour Suprême chargée de la conduite des procès pour crimes commis contre

---

<sup>1</sup> Les lignes suivantes sont citées d'une lettre au président Roosevelt datée du 9 février 1937 : « Entre les séances, l'après-midi, de 4 heures à 6 heures, je me faisais un devoir d'aller à divers établissements, magasins et le reste, et à chaque endroit il y avait un rassemblement de vingt à soixante personnes auxquelles quelqu'un racontait le procès et les iniquités des accusés. Il en était de même, me dit-on, dans tout le pays et la radio travaillait en surtemps. L'organisation politique et celle de la propagande s'étend à tous les groupements d'individus. La plus petite unité, appelée la « cellule », comprend trois membres du parti chargés de l'organisation dans leur section particulière. Jim Farley trouverait peut-être des idées s'il venait faire un tour par ici. »

l'État. L'estrade se trouvait comme sur une scène, à environ cinq pieds au-dessus du plancher, au milieu duquel il y avait un espace vide ; le box des témoins, une petite estrade d'un pied de haut environ, à quelque huit pieds devant le juge qui présidait et lui faisant face, se trouvait dans ce puits. Dans le même espace se trouvaient aussi les tables des avocats de la défense. À la droite de l'estrade, les accusés étaient assis à l'intérieur d'une clôture de bois naturel haute de trois ou quatre pieds (un peu comme notre banc du jury). Ils étaient assis en quatre rangées de quatre chaises chacune en face du milieu du puits. À toutes les demi-heures, quatre soldats entraient sous les ordres d'un officier et prenaient place autour de la boîte des prisonniers, sauf du côté du puits. De l'autre côté du puits, sur la scène, se tenaient le procureur de l'État et ses deux assistants, dont l'un était en uniforme. La Cour ouvrait la séance à midi, tous les jours, et siégeait jusqu'à quatre heures, sauf une suspension d'une demi-heure. L'audience du soir durait de six heures à dix heures.

## LE PROCÈS

Le procès s'ouvrit par la lecture de la mise en accusation par le secrétaire de la cour. C'était une longue énumération de crimes exposés avec force détails et sur lesquels on prétendait posséder beaucoup de preuves. L'affirmation de l'existence d'une preuve corroborante sous forme de documents écrits créa une forte sensation parmi les journalistes et les observateurs diplomatiques. Il est impossible de dire s'il y a des écarts importants entre les affirmations de la mise en accusation et la preuve des documents soumise au cours du procès car les documents eux-mêmes, dans certains cas, ne furent pas produits (on a prétendu qu'ils avaient été détruits à cause de leur caractère compromettant) tandis que d'autres ont simplement été mentionnés dans les témoignages ou réservés pour être produits devant la cour militaire à huis clos.

Chacun des accusés se leva à sa place en réponse à une question du juge en chef et avoua sa culpabilité. On avait placé plusieurs microphones dans la boîte ou le poulailler des prisonniers de manière que ceux-ci puissent facilement s'en servir quand ils parlaient. Le procureur de l'État tenait des feuilles qui, semble-t-il, étaient les confessions signées des accusés, il posa relativement peu de questions et chaque accusé fit un récit chronologique de son activité criminelle. Le procureur conduisit l'interrogatoire avec calme et, en somme, une admirable modération.

Il n'y avait rien d'anormal dans l'apparence des accusés. Ils semblaient tous bien nourris et en bonne santé. Pendant les premiers jours du procès, ils manifestèrent beaucoup de curiosité à l'égard de la foule et, bien que sérieux, ne semblaient pas trop inquiets. À mesure que le procès avançait, toutefois, leur attitude devint plus tourmentée. Ils se tenaient la tête dans les mains ou la gardaient penchée sur la clôture. De façon générale, ils semblèrent tous écouter avec beaucoup d'attention les témoignages des principaux coaccusés. On dirait qu'un grand nombre de détails de certains témoignages ont causé à plusieurs d'entre eux un véritable étonnement.

#### COMMENTAIRES SUR LES TÉMOIGNAGES ET LES PRINCIPAUX ACCUSÉS

Les principaux accusés étaient Piatakov, Radek, Sokolnikov, Sérébriakov et Mouralov. Piatakov fut le premier témoin entendu. Il se tenait debout devant le microphone, tourné vers le procureur de l'État de l'autre côté du puits, et il avait l'air d'un professeur d'université faisant une conférence. Il était le commissaire adjoint du peuple à l'Industrie lourde ; on lui attribuait généralement une large part du mérite du succès du plan quinquennal et on dit qu'il vient d'une vieille famille d'industriels. Calme et sans la moindre émotion dans la voix, il fit en détail le récit de son activité criminelle. À mesure qu'il avançait dans sa narration (il en fut de même pour les autres), le procureur interrompait son témoignage pour demander à d'autres accusés de le corroborer sur certains faits déterminés qu'il racontait. Ces derniers donnèrent une version quelque peu différente de certains événements et contestèrent l'exactitude de certaines affirmations, mais, dans l'ensemble, leurs réponses confirmaient le fait que le crime avait été commis. Les accusés montraient dans tout cela la plus grande nonchalance. J'ai noté en particulier que Sérébriakov, un vieil employé de chemins de fer, s'est rassis négligemment et a bâillé après avoir dû se lever, à la demande du procureur, pour corroborer le témoignage sur un crime singulièrement horrible (ce qu'il fit de façon laconique).

Radek, le deuxième accusé appelé, est d'une autre espèce d'hommes (il est court et trapu, mais possède une personnalité brillante et agressive) et il dominait la salle en quelque sorte. Il était vêtu comme un paysan et une frange de barbe sous le menton accentuait sa personnalité. Il admit qu'en effet il était l'un des chefs politiques du complot.

Sans avoir personnellement participé aux crimes mêmes commis par ses subordonnés, il en avait connaissance, dit-il, et en assumait et ne cherchait

pas à en rejeter la responsabilité. Il insista continuellement, toutefois, sur le fait que c'étaient là des crimes « humains » et il ne cessa de se justifier en soulignant leur caractère politique et le fait qu'ils furent commis en faveur d'une cause en laquelle il croyait alors. Il y eut plusieurs vifs échanges de répliques entre lui et le procureur de l'État et ce n'est pas lui qui avait le dessous. Il a montré du courage pendant tout son témoignage, mais, dans son dernier plaidoyer adressé à la Cour, il l'a priée de se rappeler que c'est lui qui a dénoncé la conspiration de Trotsky, laissant entendre ainsi que, sans lui, le Gouvernement aurait pu difficilement prouver ce qu'il voulait établir. Sérébriakov est le bandit le plus doux d'apparence de tous les trancheurs de gorge (il a un visage de chérubin) et il a fait tout bonnement un interminable récit d'horreurs commises à son instigation. Il avait l'air d'un homme plus ou moins résigné à son sort. Sokolnikov, ancien ambassadeur à Londres, commissaire adjoint du peuple aux Affaires extérieures, est d'un type tout à fait différent. Il a une figure ronde, le teint basané et le front haut. Lui aussi a raconté apparemment sans la moindre émotion sa participation au complot. et il a exposé avec logique et clarté les raisons qui l'avaient poussé, lui et ses complices, à ourdir une conspiration d'accord avec le Japon et l'Allemagne, raisons fondées sur le fait qu'ils ne voyaient aucune possibilité sur le seul plan intérieur d'atteindre leurs fins en vue d'améliorer le sort du peuple russe, le Gouvernement Staline étant assez fort pour résister à toute tentative de révolution populaire, tandis que, d'un autre côté, l'histoire les justifiait de croire que leur meilleur moyen de succès serait de s'emparer du pouvoir à la faveur d'une guerre avec l'étranger et de faire surgir des décombres un État plus petit grâce aux bonnes dispositions des vainqueurs (les Allemands) et à l'attitude probable des autres puissances européennes à l'égard de la paix ainsi conclue.

Mouralov est un homme d'allure militaire. Il possède une barbe de bouc, une épaisse tignasse grise et des traits fins et aquilins. Il mesure nettement plus de six pieds et portait une chemise russe toute noire boutonnée jusqu'au menton. Il a gardé une attitude très digne et montré un caractère viril et droit. Il a déjà exercé le haut commandement des forces militaires, à Moscou. Il y avait maints indices de véracité dans la façon naturelle avec laquelle il a exposé les motifs qu'il avait eus d'appuyer Trotsky, l'un de ses plus vieux et meilleurs amis, dit-il, et un grand homme, qui s'était tenu comme un homme « quand d'autres avaient agi comme des rats », puis les raisons pour lesquelles il avait d'abord refusé de faire une confession et enfin consenti à reconnaître sa faute. Il a nié qu'on ait exercé quelque pression sur lui. Il a dit que, pendant huit mois, il a refusé d'avouer par



colère et entêtement, tellement il était furieux d'avoir été arrêté. Il a pensé d'abord, a-t-il dit, qu'il préférerait mourir en héros et contribuer ainsi à l'avancement de la cause, mais ensuite, à mesure qu'il comprenait mieux toute la portée de la conspiration, il s'est vu poussé à conclure finalement que le Gouvernement Staline avait fait tant de progrès et accomplissait de si grandes choses pour le peuple russe qu'il s'était évidemment trompé et que son devoir, maintenant, était de tout avouer. Les autres accusés, de caractères très divers, ont tous rendu un témoignage détaillé sur les crimes dont ils étaient respectivement coupables.

Tous les accusés semblaient désireux d'accumuler les accusations contre eux-mêmes — *mea maxima culpa* ! Le procureur de l'État n'a pas eu besoin de faire beaucoup de contre-interrogatoire. Il a même dû admonester l'un des accusés pour le ramener au fait et l'empêcher de charger son témoignage de crimes additionnels. En somme, le procureur général n'a eu recours à aucun procédé d'intimidation. Apparemment, ce n'était pas nécessaire.

Après les témoignages, le procureur a adressé une longue plaidoirie à la Cour en s'appuyant pour une part sur la preuve produite mais beaucoup aussi sur des considérations historiques étrangères aux faits mêmes. C'était littéraire et bien construit.

#### DERNIÈRES DÉCLARATIONS DES ACCUSÉS

L'accusé Piatakov n'a demandé aucune clémence quand il a pris la parole pour la dernière fois, non plus que Chestov, qui a été le principal agent de l'exécution de quelques uns des crimes les plus atroces. Chestov, en fait, a dit qu'il méritait la mort et qu'il voulait mourir. Radek n'a pas sollicité d'indulgence, sauf implicitement, non plus que Mouralov. Sokolnikov a demandé au tribunal de se montrer clément à son égard, mais il l'a fait d'une manière très digne. Tous les autres ont réclamé la clémence de la Cour.

Après ces « derniers plaidoyers », la Cour s'est retirée puis est revenue, cinq heures plus tard, pour rendre son verdict.

#### LE JUGEMENT DE LA COUR

Tous les accusés sont jugés coupables et condamnés selon le degré de leur crime. Piatakov et Sérébriakov, comme membres du centre trotskiste antisoviétique et organisateurs de la trahison, de l'espionnage, du sabotage et du terrorisme, sont condamnés à la peine capitale, à être fusillés. Onze

autres, y compris Mouralov, comme organisateurs et agents directs des crimes, sont condamnés à la peine capitale, à être fusillés. Deux, Radek et Sokolnikov, comme membres du « centre parallèle » trotskiste antisoviétique et en tant que responsables de son activité criminelle, — sans toutefois avoir participé directement à l'organisation et à l'exécution des crimes mêmes —, sont condamnés à dix ans de prison pour les crimes particuliers dont ils étaient accusés.

Le jugement ordonne aussi que les biens personnels de tous les coupables soient confisqués et que tous les prisonniers condamnés au pénitencier soient privés de leurs droits politiques pour une période de cinq ans chacun. La clémence dont on a fait preuve à l'égard de Radek et de Sokolnikov a surpris tout le monde.

#### COMMENTAIRES GÉNÉRAUX

L'aspect le plus extraordinaire de ce procès, pour un esprit occidental, c'est le fait même qu'un tel procès ait eu lieu. Tous les accusés s'étaient reconnus coupables. Tout tribunal n'avait plus rien à faire que d'entendre les appels possibles à sa clémence, de juger des faits et de prononcer les sentences. Mais on a tenu un procès qui a duré six jours et au cours duquel, semble-t-il, rien de la preuve que le procureur de l'État pouvait avancer n'a été omis ; à notre point de vue, c'était là un procès complètement inutile. Les autorités avaient probablement deux raisons d'agir comme on l'a fait.

L'une d'elles est généralement admise bien qu'elle ne soit pas officielle : on a dramatisé l'incident pour des fins de propagande. Le procès avait pour but : premièrement, de servir d'avertissement à tous les comploteurs et conspirateurs actuellement actifs ou éventuels à l'intérieur de l'Union soviétique ; deuxièmement, de discréditer Trotsky à l'étranger ; troisièmement, de consolider le sentiment national du peuple à l'appui du Gouvernement contre des ennemis étrangers, l'Allemagne et le Japon. Tout le long du procès, on a mis en œuvre tous les moyens possibles de propagande pour faire connaître dans toutes les régions du pays les horreurs avouées dans les confessions. Les journaux étaient remplis non seulement de comptes rendus des témoignages, mais aussi de commentaires de la plus grande violence et de la plus vive indignation sur les accusés. La radio était aussi mise à pleine contribution.

L'autre raison probable était de prouver au public, par un procès public, la bonne foi des confessions des accusés. Si ces confessions avaient été faites à huis clos ou publiées sous la signature des accusées, on aurait pu en

contester l'authenticité. Les confessions ne pouvaient faire l'objet d'aucun doute après les accusations portées oralement contre eux-mêmes par les accusés pendant un « procès public ».

D'après les rapports des procès précédents, la cause présente en diffère, de l'avis d'un grand nombre d'observateurs ici, par l'unanimité des confessions pour toutes fins pratiques et une preuve mieux corroborée. D'autre part, on s'accorde de façon plus générale, cette fois-ci, parmi les observateurs désintéressés, pour reconnaître qu'on a démontré l'existence d'une conspiration réelle contre le Gouvernement soviétique.

Un interprète à côté de moi, j'ai attentivement suivi les témoignages. Je dois avouer que j'étais, naturellement, prédisposé à douter de la crédibilité des témoignages de ces accusés. L'unanimité de leurs confessions, le fait qu'ils étaient détenus depuis longtemps (*incomunicado*), la possibilité de contrainte ou de coercition exercée sur eux ou leurs familles, tout cela me faisait sérieusement douter de la vérité que pouvaient offrir leurs affirmations. En toute objectivité, toutefois, d'après ma propre expérience en matière de procès et les indices de crédibilité que j'ai appris à observer dans le passé, j'ai dû conclure à contre-cœur que l'État avait prouvé son accusation, au moins quant à l'existence d'une conspiration tramée parmi les leaders politiques contre le Gouvernement soviétique et, par conséquent, établi la preuve, conformément aux lois russes, des crimes énumérés dans la mise en accusation. Il reste un doute, toutefois, en mon esprit, car il se peut, si grand est l'écart entre l'U.R.S.S. et nous quant aux principes juridiques sur les peines imposées aux violateurs de la loi et la psychologie du peuple, que les règles auxquelles je suis porté à me fier ne s'appliquent plus ici. Convaincu, cependant, du fait que la nature humaine est pour le fond partout la même dans une grande mesure, je reste impressionné par les nombreuses indications de crédibilité qu'on a pu noter au cours des témoignages. Pour supposer que ce procès a été inventé et monté de toutes pièces comme spectacle politique de pure fiction, il faudrait évoquer le génie créateur de Shakespeare et celui d'un Belasco pour la mise en scène. L'arrière-plan historique et les circonstances du complot prêtent aussi de la crédibilité aux témoignages. Le raisonnement par lequel Sokolnikov et Radek ont justifié leurs différentes actions et les fins auxquelles ils espéraient atteindre est empreint de probabilité et tout à fait plausible. Le détail des circonstances, qui, au cours de certains témoignages, semble avoir surpris même le procureur de l'État aussi bien que les autres défenseurs, tel qu'exposé par les accusés, confirmait implicitement le fond des accusations. Le ton des témoignages des divers accusés et leur attitude à

la barre m'ont paru naturels. L'exposé calme, logique et détaillé, de Piatakov, l'impression de candeur résignée qui s'en dégageait, étaient convaincants. Il en est de même de Sokolnikov. Le vieux général Mouralov a été particulièrement impressionnant. Il a montré une admirable dignité et la droiture d'un vieux soldat. Dans son dernier plaidoyer, il a dit :

« Je ne veux pas d'un avocat et je ne veux pas parler pour me défendre parce que j'ai l'habitude de me défendre avec de bonnes armes et d'attaquer avec de bonnes armes. Je n'ai pas de bonnes armes pour me défendre... Je n'en rends personne responsable. Moi seul suis à blâmer. C'est là mon ennui. C'est là mon malheur... »

Les accusés moins importants, de simples instruments aux mains des premiers, ont fait leur récit circonstancié de leurs crimes avec un grand luxe de détails. À plusieurs moments, ils ont donné l'impression de dire des choses qui n'avaient jamais été révélées auparavant. Ces faits et d'autres que j'ai observés imposent la conclusion qu'en dépit peut-être de maints détails redondants les témoignages avaient dans leur ensemble l'accent logique de la vérité et ont nettement établi l'existence d'un complot politique en vue de renverser le gouvernement actuel.

Devant la preuve présentée dans cette cause, il me serait difficile d'imaginer qu'un tribunal, où que ce soit, aurait pu faire autre chose que trouver les accusés coupables des violations de la loi énoncées dans la mise en accusation et définies par le code criminel.

J'ai parlé du procès à plusieurs membres, pour ne pas dire à tous les membres du corps diplomatique ici et, sauf une exception, l'opinion commune est que la preuve a clairement démontré l'existence d'un complot politique et d'une conspiration en vue de renverser le gouvernement.

L'opinion du corps diplomatique n'est pas unanime quant aux témoignages relatifs au prétendu accord de Trotsky avec la Japon et l'Allemagne. La logique du plan, tel qu'exposé et motivé calmement par Sokolnikov et aussi par Radek, n'est pas sans poids dans l'esprit de quelques uns. Ceux-ci font observer que ce plan est conforme à la conduite de Lénine, lequel a acquis le pouvoir par le moyen de la puissance militaire de l'Allemagne en 1917, et rappellent que les social-démocrates en Allemagne ont fondé leur mouvement sur les ruines de la guerre. Les autres n'accordent aucune créance à cette partie de la preuve. Mais tous reconnaissent que l'État a démontré l'existence d'une conspiration contre le gouvernement actuel.

Autant j'avais été conquis par l'atmosphère du Congrès constitutionnel, autant j'ai éprouvé d'horreur pendant ce procès.

Depuis le procès, il y a eu des rumeurs répétées d'arrestations massives, dans plusieurs parties du pays, d'intellectuels et de gens préoccupés de politique, qui, tous, auraient fait partie de la conspiration de Trotsky. De plus, la rumeur sensationnelle a couru que la veuve de Lénine, un maréchal de la Révolution et commissaire suppléant à la Défense nationale et d'autres personnages haut placés étaient en prison. On a aussi entendu ici des échos de rumeurs répandues à l'étranger voulant que Vorochilov, le commissaire à la Défense nationale, ait entrepris une marche sur Moscou, que le commissaire aux Affaires extérieures, Litvinov, ait été arrêté, etc. Je sais que ces deux dernières rumeurs ne sont pas fondées. Il se peut que les autres soient exagérées.

Il est intéressant de noter qu'au début de la révolution russe, Lénine et les autres intellectuels qui l'ont fait avec lui se sont mis d'accord (prétendent) pour profiter des leçons de la Révolution française et ne pas permettre qu'éclatent entre eux des querelles intestines propres à susciter des contre-révolutions. Or, en fait, de tous les chefs bolchéviks qui ont dirigé la révolution, il ne reste plus que trois hommes aujourd'hui, Staline, Kalinine et Vorochilov. Tous les autres ont été exilés ou sont morts, plusieurs d'entre eux « liquidés » ou fusillés. On a eu beau reconnaître le danger que l'idéal commun ne soit détruit par l'effet des ambitions personnelles, la nature humaine a agi ici comme dans la Révolution française, sauf que le rythme des événements a été moins rapide.

L'opinion prépondérante du corps diplomatique ici aussi bien que des journalistes américains, c'est que le Gouvernement Staline est solidement retranché au pouvoir et qu'il y restera longtemps s'il ne se produit pas de guerre avec un pays étranger.

Je dois dire, pour terminer, que l'affaire elle-même et les divers aspects et circonstances du procès choquent notre mentalité. Ce procès, toutefois, démontre très fortement les bienfaits que procure une véritable protection constitutionnelle de la liberté individuelle. Le droit de l'accusé de consulter un avocat avant le procès, le droit de refuser de témoigner contre soi-même et, par-dessus tout, la présomption d'innocence et l'application du vieux principe de droit commun que mieux vaut l'acquittement de mille coupables que l'injuste condamnation d'un seul innocent, tous ces avantages prennent une très vive signification quand on se trouve devant un procès comme celui-là.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, respectueusement vôtre,